

INTRODUCTION

Lorsqu'en pleine guerre civile espagnole nous apprîmes, André Nin et moi, que le gouvernement norvégien, sous la pression du Kremlin, contraignait Léon Trotsky à quitter le pays, nous tentâmes des démarches auprès de la Généralité de Catalogne pour qu'elle lui donnât asile. Secrétaire de l'Internationale syndicale rouge à Moscou, Nin s'était rallié à Trotsky ; après son expulsion de l'U.R.S.S. et son retour en Espagne, il lui était resté fidèle plusieurs années. Mais il avait fini par rompre politiquement avec lui. Quant à moi, je n'avais jamais donné mon adhésion à l'organisation trotskyste. J'avais traduit deux ouvrages de Trotsky ; j'admirais sincèrement l'écrivain politique, l'organisateur et le chef révolutionnaire — que je considère comme le plus complet de notre époque —, mais il continuait à se réclamer du bolchevisme orthodoxe tandis que j'avais délibérément rompu avec la discipline bolchevique en 1929. Notre intervention était donc une question de pure solidarité humaine, laquelle constituait et constitue toujours à mon sens le premier des devoirs à l'égard des hommes persécutés pour leurs idées.

Heureusement, notre demande fut repoussée : si on nous avait donné satisfaction, Trotsky aurait été assassiné trois ans plus tôt. Et nous aussi. Notre démarche suffit d'ailleurs à décider les agents de Staline, qui avaient reçu l'ordre de nous éliminer de l'arène politique, à s'efforcer de nous détruire matériellement. Sans que le gouvernement central ni celui de la Généralité en fussent prévenus, la G.P.U. nous arrêta à Barcelone et nous enferma dans une *tchéka* de Madrid. Nin fut ignominieusement torturé avant d'être assassiné¹. D'autres camarades et moi-même avons été promenés de cachot en cachot pendant dix-huit mois jusqu'à notre procès, le premier procès de Moscou à l'étranger. Par deux fois, on annonça publiquement notre exécution. Mais il ne se trouva pas à Barcelone de magistrats dociles à la volonté de Staline ; l'intégrité de nos juges contribua à nous sauver en même temps que les protestations indignées que notre procès avait soulevées dans le monde entier.

*
**

Trotsky ne nous sut pas gré de notre geste. Il nous considérait comme des adversaires politiques et nous critiquait vivement. Situation paradoxale que la nôtre : tandis que les staliniens nous persécutaient et nous accusaient d'être des trotskystes, nous n'étions que des opportunistes aux yeux de

(1) Jesus Hernandez, ancien ministre espagnol et ancien membre de l'Exécutif du Komintern, a révélé les dessous de ce crime, le plus scandaleux de la guerre d'Espagne, dans son livre *la Grande Trahison* (Fasquelle, Paris, 1954).

Trotsky ! Même après que Nin eut été assassiné par la G.P.U., Trotsky, qui devait être aussi sa victime un jour, formula contre lui des critiques dignes de la dogmatique bolchevique. Cette attitude m'avait rempli d'indignation et j'étais bien décidé à n'avoir, dans l'avenir, aucune relation politique ou personnelle avec Trotsky et ses partisans.

Pour lui, la « planète sans visa » n'était plus qu'un mauvais souvenir. Un pays l'avait enfin accueilli, en même temps que bien d'autres victimes des totalitarismes européens : le Mexique du président Cardenas. Le grand révolutionnaire avait pu s'y fixer en dépit des protestations des communistes et des communisants du pays.

C'est dans l'autocar qui me conduisait de New York à Mexico, le matin du 25 mai 1940, que je lus sur les manchettes des journaux l'annonce d'un attentat contre Trotsky. J'en fus ému, mais à peine surpris. Je suivais le sombre drame du communisme russe depuis le début — je peux dire que j'avais assisté à Moscou au prologue — et savais que le vieux chef bolchevique, quelle que fût la distance le séparant de l'U.R.S.S., était condamné à mort. L'opposition ayant été noyée dans le sang en Russie et la vieille garde bolchevique presque entièrement décimée, il devait être intolérable à Staline de penser que le plus dangereux et le plus implacable de ses adversaires vivait encore. La seule chose impossible à deviner était l'heure qu'il choisirait pour le faire mourir... Mais cette heure avait sonné. La signature de son pacte avec Hitler et la Seconde Guerre mondiale devaient bientôt placer « le chacal du Kremlin », comme l'appelait Trotsky, devant

de graves et dangereuses conjonctures. Il lui fallait donc étouffer sans délai et pour toujours cette voix accusatrice qui résonnait dans tout l'univers.

Trotsky n'écrivait-il pas alors la biographie de Staline ? Il allait donc le mettre à nu à la face du monde et le peindre tel qu'il était : brutal, fourbe, plein de terribles complexes, au moment où, plus que jamais, il devait faire preuve de puissance et user des ressources de son esprit rusé. Ce livre obsédait Staline. Il fallait empêcher son auteur de le terminer. L'heure avait sonné. L'ordre était lancé... Depuis longtemps, la G.P.U. l'attendait. Trotsky sortit miraculeusement indemne de ce premier attentat, mais ce répit n'était qu'une trêve accordée par le destin. Et malgré les précautions prises, ses jours étaient comptés. Le combat qu'il allait dès lors livrer contre la mort était atroce. Comment et d'où viendrait-elle ? Plus que la mort elle-même, cette terrible énigme empoisonnerait les jours qu'il lui restait à vivre.

La capitale mexicaine, lorsque j'y arrivai, donnait tous les signes d'une tension émotionnelle extrême. Elle était, en effet, le théâtre du dernier acte d'une tragédie universelle : la tragédie de la révolution russe se dévorant elle-même, dans le corps à corps où Staline et Trotsky s'étaient engagés à Moscou après la mort de Lénine. Le drame avait poursuivi Trotsky en Turquie, en France, en Norvège ; le hasard voulait que l'acte final eût pour cadre ce Mexique, pittoresque et grandiose, si complexe, où la mort est l'objet d'un culte exceptionnel. Les journaux publiaient des pages entières sur l'affaire. Les conversations — dans les milieux politiques, les

salles de spectacles, les cafés — roulaient sur ce thème ; tout le reste, même les péripéties de la guerre mondiale, se trouvait repoussé momentanément au second plan.

Trotsky, il est vrai, faisait de son mieux pour maintenir ce climat passionné. Jugeant la police mexicaine incapable de saisir l'importance du facteur politique en cette affaire, il inondait la presse d'écrits dénonçant la vraie nature du stalinisme, les activités des partis communistes et le fonctionnement de la G.P.U. Il s'efforçait d'orienter l'opinion publique et de diriger l'enquête policière. Il n'était pas homme à laisser passer une si belle occasion d'exposer ses points de vue politiques et de flétrir ses ennemis qu'il appelait les « gangsters de Staline ».

Je n'avais alors aucune intention d'écrire sur ces moments où se jouaient la vie et la mort de Trotsky, bien qu'il fût une des figures de l'histoire contemporaine ayant suscité en moi l'intérêt le plus vif et que j'eus fait de mon mieux pour le comprendre. Quand l'émotion soulevée par l'affaire se fut un peu calmée, je reçus plusieurs invitations à l'aller voir dans sa villa-forteresse de Coyoacan, invitations émanant de ses collaborateurs immédiats. Je refusai de m'y rendre malgré l'intérêt humain qu'un contact direct avec l'exilé russe eût présenté à ce moment, précisément. Connaissant son caractère et ses points de vue sur les problèmes internationaux — notamment sur la guerre civile espagnole terminée depuis peu —, j'étais persuadé qu'une telle entrevue nous mettrait dans une situation désagréable, pénible même. Maintenant encore, je

crois que j'ai eu raison de ne pas vouloir le rencontrer.

Ce que l'on prévoyait arriva : il fut assassiné, trois mois après le premier attentat. La G.P.U. avait gagné, Staline triomphait. Cette mort et les terribles conditions dans lesquelles elle eut lieu m'incitèrent à abandonner ma position de spectateur. Je criai mon indignation et m'offris à veiller sa dépouille mortelle.

Puis je me lançai ouvertement à la recherche de tout ce qui pouvait aider à établir la vérité. Je me mis en rapport avec le juge chargé d'instruire le procès, le chef du Service secret de la Police mexicaine, et deux éminents médecins qui étudiaient la personnalité de l'assassin matériel. Offrir mon aide me semblait un devoir auquel je ne pouvais me dérober. Je me passionnai pour l'enquête. Elle était, en effet, aussi passionnante qu'instructive : c'était une véritable bataille contre le stalinisme et ses méthodes ténébreuses. Mes précédentes luttes contre les staliniens m'avaient valu bien des déboires ; j'allais, cette fois-ci, être l'objet d'une impitoyable campagne de calomnies et de persécutions et de cinq attentats successifs : je sortis de l'un d'eux avec une fracture du crâne.

Je suis parvenu à réunir une documentation incomparable sur le crime, grâce tout d'abord à l'amabilité du général Léandro A. Sanchez Salazar, alors colonel et chef du Service secret, qui dirigea toute l'enquête. Cette documentation comporte plusieurs centaines de pièces officielles, des photographies originales et une collection de coupures de presse relatives à l'affaire.

Au cours du procès qui devait se terminer par la condamnation de l'assassin à la peine la plus sévère prévue par la loi mexicaine — vingt ans de réclusion —, l'avocat de la défense, communiste notoire à la solde de la G.P.U., se plaignit à plusieurs reprises de ce que les pièces les plus importantes eussent disparu du dossier. Point n'était besoin aux juges de les avoir sous les yeux pour condamner l'instrument matériel de l'assassinat de Trotsky, que les faits seuls accablaient. Par ailleurs, la presse mexicaine signala à plusieurs reprises la disparition « jusqu'à la dernière note » des pièces relatives à la première agression contre la maison de Trotsky et au meurtre. On accusait couramment la G.P.U. de les avoir fait disparaître. Ses agents n'ignoraient pas que les papiers étaient en ma possession ; sinon c'est elle qui les aurait fait disparaître !

Cette abondante documentation fut complétée par les récits directs et vivants que me firent le colonel Sanchez Salazar et ses principaux collaborateurs. Toutes ces recherches eurent pour résultat un travail qui parut en librairie et dans des publications de divers pays à partir de 1948. Pour renforcer l'authenticité de mes dires, l'ancien chef du Service secret mexicain signait cet ouvrage avec moi.

Quelles raisons m'ont poussé à entreprendre cette nouvelle rédaction de mon livre que je considère comme définitive ? Plusieurs points relatifs à la trame du crime et aux hommes qui y furent mêlés n'avaient pu être éclaircis dans la première version. Les principaux acteurs, ayant réussi à garder le secret de leur identité, restaient inconnus ; seuls

les comparses avaient été appréhendés. La première agression fut considérée par la police mexicaine, au début de l'enquête, comme un attentat simulé par Trotsky et son entourage. Trois mois plus tard, l'assassin tenta de se faire passer pour un trotskyste déçu par Trotsky ; les autorités mexicaines ne purent établir sa véritable identité et je devais être le premier à la rendre publique, me heurtant néanmoins à un scepticisme quasi général. Quelques années passèrent. Et mes révélations reçurent une confirmation éclatante, étayée par des preuves irréfutables.

En outre, les éditions de la précédente rédaction se trouvant épuisées depuis des années, j'ai pensé que ce livre est peut-être plus actuel aujourd'hui qu'à l'époque même du meurtre de Trotsky. Les rapports de Khrouchtchev au XX^e et au XXII^e Congrès du Parti Communiste russe ont révélé à l'opinion mondiale — y compris l'opinion communiste, communisante et neutre — quelques crimes monstrueux de Staline et de sa G.P.U. Quelques-uns seulement, car la liste de tous leurs forfaits exigerait des tonnes de papier. Le Kremlin s'est également décidé à publier enfin le « testament » de Lénine, connu d'ailleurs depuis 1926, qui condamne la brutalité et la grossièreté de Staline, loue les mérites et les capacités de Trostsky, de Boukharine, de Piatakov, trois des grandes victimes de cette brutalité criminelle, et conseille de relever le sinistre personnage de ses fonctions de Secrétaire général du Parti. Parmi les crimes dénoncés par Khrouchtchev ne figure pas de façon explicite le meurtre de Trotsky ; néanmoins, ses

méthodes terroristes, élevées par lui au rang de système et désormais connues de tous, suffiraient à l'expliquer. L'Histoire a offert à Trotsky une éclatante revanche. Staline n'est plus, et Béria, son collaborateur en matière de police et de terrorisme, a été exécuté dans des conditions encore obscures, ainsi que ses collaborateurs dans la préparation et l'exécution de l'assassinat. Le monde communiste qui survit à ces hommes se débat dans un océan de contradictions et de luttes sournoises... Qui lit encore aujourd'hui les ouvrages indigestes de Staline, tirés naguère à des millions d'exemplaires et obligatoirement traduits dans presque toutes les langues ? Ou même les discours de Khrouchtchev, réunis en plusieurs volumes et retirés aujourd'hui de la circulation... ? Par contre, on réédite l'œuvre de Trotsky — certains ouvrages dans des « collections de poche » — et de nombreux communistes y découvrent une pensée vivante longtemps étouffée. N'est-il pas frappant qu'en dépit du silence du Kremlin, le monde rende un tel hommage au principal artisan de la Révolution d'Octobre, alors même qu'on a célébré en grande pompe le cinquantième anniversaire de celle-ci ? Dans ces conditions, éclaircir les faits qui entourent la mort de Trotsky n'est-ce pas aider à mieux comprendre l'histoire, voire l'actualité ?

Plusieurs années de patientes investigations m'ont amené en effet à un éclaircissement presque total de l'affaire. Je dois beaucoup de mes informations à trois des militants communistes espagnols les *plus en vue, miraculeusement sortis de l'U.R.S.S.* : Enrique Castro Delgado, auteur de

J'ai perdu la foi à Moscou (Gallimard, Paris, 1951), ami et confident pendant plusieurs années de la mère de l'assassin de Trotsky ; le général « El Campesino », dont j'ai transcrit le récit *la Vie et la Mort en U.R.S.S.* (Les Iles d'Or, Paris, 1950), et Jesus Hernandez, ancien ministre et commissaire politique de l'armée républicaine au cours de la guerre civile, ancien membre de l'Exécutif du Komintern à Moscou et auteur de *la Grande Trahison* (Fasquelle, Paris, 1953).

On a reproché à la précédente version de mon livre d'être un « grand roman policier » plutôt qu'un livre d'histoire. J'ai laissé dire et ne me suis point défendu : est-ce ma faute si ce crime a été l'œuvre de la plus ténébreuse des polices secrètes et si une autre police — la très diligente police mexicaine — a dû mener l'enquête ? Le fait est que, depuis la publication de mon ouvrage en français (1948) et de ses traductions dans une bonne douzaine de langues, on ne compte plus les articles et les reportages, voire même les livres, fondés sur lui ou utilisant ma documentation. A ma connaissance, et sans remonter plus haut qu'à ces deux dernières années, on a tiré de mon livre une édition pirate de cent mille exemplaires dans un pays d'Amérique latine ; on a joué à Londres une pièce de théâtre ayant l'affaire pour thème ; un important prix littéraire a été décerné à Paris à un roman dont le héros s'identifie à l'assassin de Trotsky ; et, enfin, on a édité en plusieurs langues un livre suggestif mais comportant maintes inexactitudes sur les principaux crimes commis par le « Smersh » et dont le

plus retentissant fut le meurtre du grand révolutionnaire russe.

Dans les deux premières parties de l'ouvrage — relatant respectivement le premier attentat et l'assassinat —, j'ai suivi le déroulement des événements et de l'enquête policière. La dernière partie, inédite à ce jour, contient le résultat de mes recherches personnelles, des éclaircissements sur l'affaire et les noms des principaux agents secrets — dont la propre mère de l'assassin matériel — qui y furent mêlés. On constatera que les romans d'imagination, policiers ou non, restent bien souvent au-dessous des faits historiques de notre temps. Les archives nazies, entre autres, ont révélé des choses stupéfiantes. Lorsque s'ouvriront aux regards les archives secrètes soviétiques, les romans échafaudés par l'imagination la plus échevelée ne sembleront plus, auprès de leur contenu, que contes d'enfants.

J. G.

Paris, mars 1970.